

Son costume consistait en une blouse de chasse dont la coupe ne manquait pas d'élégance ; il avait des bottes mexicaines en cuir ouvragé, et il était coiffé d'un panama de grand prix. Une couverture de laine en makinau, d'un rouge éclatant, était jetée sur son épaule à la manière des plaids écossais ; mais cette espèce d'écharpe n'empêchait pas de voir le pommeau d'un revolver et le manche d'un long couteau de chasse passés négligemment dans sa ceinture. En outre de ces armes, il portait en bandoulière un magnifique fusil à deux coups ; enfin il montait un excellent cheval qu'il maniait avec l'habileté d'un écuyer accompli, et son air de distinction eût fait douter qu'il appartenait à la classe vulgaire des chercheurs d'or, si l'on n'eût su par expérience que, devant cette fatale passion de l'or, les plus élégants et les plus distingués étaient égaux aux plus grossiers et aux plus misérables.

Le voyageur, en voyant l'encombrement extraordinaire qui régnait dans l'auberge, hésitait à mettre pied à terre. Il allait pourtant s'y décider, quand un vieux mendiant, qui rôdait autour de la maison en cherchant quelque bonne aubaine, s'approcha et lui dit en anglais :

« Oh ! Votre Honneur, si vous avez seulement besoin d'un verre de bière et d'une tranche de bœuf pour votre souper, vous pouvez descendre ; et, à force de crier et d'attendre, vous les obtiendrez peut-être de master Van Roer, le Hollandais qui tient cette auberge. Mais si vous avez la prétention d'obtenir un lit pour vous et une place à l'écurie pour votre cheval, vous perdez votre temps, je vous en avertis. »

Cette assurance parut un peu déconcerter le voyageur.

« Au diable Van Roer et sa maison ! répondit-il en anglais ; cependant, écoutez moi, l'ami : vous êtes du pays sans aucun doute ? »

Le vieillard fit un signe affirmatif.

« Eh bien, ne connaissez-vous pas ici quelqu'un qui pourrait m'accorder l'hospitalité jusqu'à demain matin ?... Je suis, ajouta-t-il avec intention, en état de le bien payer. »

— Vous trouverez difficilement, à Dorling, ce que vous souhaitez, Votre Honneur, répliqua le mendiant. La plupart des maisons sont vides, car tous les hommes sont partis pour les mines, et dans les autres il n'y a que des femmes assez peu soucieuses de recevoir chez elles des étrangers.

— Allons ! soit, dit le voyageur avec résignation, ce ne sera pas la première fois que j'aurai couché en plein air... Cependant, bonhomme, encore un renseignement : je suis parti de Melbourne avec tant de hâte, que je n'ai pas songé à me munir d'entraves pour mon cheval : or, il ne serait pas prudent de laisser en liberté une si belle et si bonne bête pendant que je serais endormi ; dites-moi donc s'il existe ici une boutique où je pourrais acheter des entraves ? »

Au lieu de répondre, le vieillard examinait avec curiosité son interlocuteur.

« Vous êtes Français, gentleman ? demanda-t-il enfin. »

— Français ou non, que vous importe ?

— Ne vous fâchez pas ; j'avais cru reconnaître à votre prononciation. Si vous étiez Français, je vous aurais dit qu'il vous est facile de vous procurer à deux pas d'ici, chez des compatriotes, ce dont vous avez besoin.

— Des compatriotes ! répliqua le voyageur avec vivacité. Quoi donc ! vous avez des familles françaises à Dorling-station ?

— Oui, oui, Votre Honneur, nous avons la famille Brissot, de vrais Parisiens, à ce que l'on dit. Ils tiennent un store là-bas, à cette maison rouge, au pied du grand gommier, et ils ont toutes sortes de marchandises. Le maître de la maison est absent, il est allé aux mines, comme bien vous pensez ; car tout le monde y va ; on y trouve des nuggets d'or en telle quantité qu'il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. J'y serais allé moi-même si je n'étais pas si faible et si je ne souffrais pas tant de ma goutte. Vous trouverez, au store, mistress Brissot, qui est une femme bien plaisante, et aussi miss Clara, leur fille, la perle du pays. »

Le voyageur avait écouté ces détails avec un intérêt évident ; néanmoins, après avoir jeté un regard sur son interlocuteur, il lui tendit un shelling, et, portant la main à son chapeau, il lui dit avec distraction :

« Merci de vos renseignements, l'ami, et adieu. »

Il toucha légèrement de l'éperon les flancs de son cheval et se dirigea vers la maison indiquée.

Le vieux rôdeur était demeuré à la même place, partageant son attention entre la pièce d'argent qu'il retournait dans sa main et le cavalier qui s'éloignait.

« C'est un Français, sûrement c'est un Français, murmura-t-il ; il m'a donné un schelling et m'a fait des politesses. Il n'y a qu'un français assez sot pour être à la fois poli et généreux. Que le diable l'emporte ! je vais boire un verre de grog à ses dépens. »

Et il entra dans la taverne.

De son côté le voyageur, après avoir atteint le store, mit pied à terre devant la porte et attacha son cheval au gros arbre qui ombrageait la maison.

On appelle *store*, en Australie, un vaste magasin ou plutôt un bazar où l'on trouve toutes sortes de marchandises hétérogènes. Là, sont bizarrement réunis des ajustements de femmes, des salaisons, des selles de chevaux, des ustensiles de ménage, des verreries, du tabac, des livres, des couvertures. Le store de la famille Brissot était parfaitement assorti de denrées tirées des cinq parties du monde. Tous ces objets, de formes et de provenances si diverses, étaient disposés avec goût dans une spacieuse boutique, dont la devanture laissait largement pénétrer l'air et la lumière. Cette boutique occupait la totalité du bâtiment qui longeait la rue ; la famille habitait deux autres corps de logis disposés autour d'une cour gazonnée. Le principal de ces corps de logis, construit en briques, avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée, avec une galerie extérieure ou véranda. Par derrière, dans un joli jardin, les arbres fruitiers de l'Europe s'associaient aux arbres toujours verts de cette contrée tropicale, formaient des massifs qui entretenaient l'ombre et la fraîcheur autour de l'habitation.

Mais le voyageur ne parut prendre aucun intérêt à ces détails, où se trahissait l'aisance des maîtres du logis, et entra résolument dans le store.

Il n'aperçut d'abord, au milieu de cet entassement de marchandises, qu'une vieille négresse chargée de répondre aux acheteurs. Ne croyant pas avoir à se mettre en frais de politesse, il dit en français d'un ton dégagé :

« Allons, bonne femme, montrez-moi des entraves pour mon cheval. »

La négresse, déconcertée par l'impétuosité de son entrée, ne se hâta pas de le servir ; peut-être même ne l'avait-elle pas compris, car elle demeura immobile en prononçant l'exclamation banale des Anglais :

« Oh ! sir. »

Le voyageur allait répéter sa demande, quand une voix argentine s'éleva derrière une pile d'étoffes qui semblait être un écran disposé contre la curiosité importune.

« Un Français, disait-on, et sans doute un Français nouvellement débarqué dans la colonie ? Qu'il soit le bienvenu ! »

En même temps une jeune personne qui, assise près d'une fenêtre intérieure, travaillait à un ouvrage d'aiguille, s'avança d'un air empressé : c'était Mlle Clara Brissot.

Le mendiant n'avait pas exagéré les charmes de cette belle personne. Elle était blonde ; elle avait la physionomie expressive, l'œil d'un bleu doux et pur comme l'azur du ciel. On reconnaissait tout d'abord, à la grâce de sa désinvolture, à la simplicité pleine de bon goût de sa mise, à l'élégance de tous ses mouvements, et jusqu'au timbre harmonieux de sa voix, qu'elle n'était pas née en Angleterre ou dans les colonies anglaises. Elle était vêtue d'une robe de mouseline peinte, de couleur claire, dont l'étoffe ne pouvait être coûteuse ; mais cette robe avait une coupe savante, tout à fait inconnue à Dorling-station, et elle paraît d'autant mieux Clara, que Clara se l'était taillée elle-même. Ses cheveux, arrangés avec une indifférence apparente, l'ornaient mieux que n'eussent pu faire des torsades de perles ou de guirlandes

des fleurs. Cette jolie et sémillante parisienne, transportée à tant de milliers de lieues de sa patrie, était comme une de ces plantes exotiques dont on admire d'autant plus le port et les fraîches couleurs, qu'elles contrastent davantage avec le milieu où elles sont condamnées à s'épanouir et à se flétrir.

Clara, obéissant à une impression spontanée, avait adressé au voyageur, sans le voir, les paroles de bienvenue que nous avons rapportées ; mais à peine son regard eût-il rencontré les yeux noirs et profonds de l'inconnu, qu'elle baissa la tête en rougissant.

Le voyageur, à son tour, parut pénétré d'admiration à la vue de cette charmante jeune fille ; mais il n'était pas homme à perdre sa présence d'esprit.

« C'est une grande joie pour moi, mademoiselle, dit-il avec aisance, de rencontrer ici une compatriote qui représente si bien les grâces et la beauté de nos Françaises. »

Sans doute la pauvre enfant n'était pas habituée à un pareil langage, ou du moins l'admiration qu'elle inspirait s'exprimait d'une manière différente, car elle devint plus rouge et plus confuse qu'auparavant. Pour cacher son embarras, elle dit en anglais à la négresse :

« Sémiramis, apportez un siège à ce gentleman ; et si j'osais lui offrir... »

Elle s'interrompit ; et comme la vieille moricaude, qui répondait au nom ambitieux de Sémiramis, s'empressait d'avancer une chaise de canne, Clara reprit en français :

« Monsieur est sans doute arrivé depuis peu dans la colonie ? »

— Depuis deux jours seulement, répliqua le voyageur en s'asseyant sans façon : je n'ai fait que traverser Melbourne, et je me suis mis sur-le-champ en route pour les mines, où je compte arriver demain soir. »

Une moue imperceptible contracta les lèvres de Clara.

« Ah ! vous allez aux mines ? reprit-elle. Mais y a-t-il indiscrétion à vous demander, monsieur, quelle ville de France vous avez habitée en dernier lieu ? »

— Pas le moins du monde, mademoiselle ; j'ai toujours habité Paris, où je suis né.

— Paris ! répéta Mlle Brissot avec animation ; vous venez de Paris ? »

Et, sans attendre la réponse, elle se mit à courir vers l'extrémité du magasin en appelant d'une voix émue :

« Maman ! chère maman, venez vite... Voilà un voyageur, un Français qui arrive de Paris ! »

— Paris ! » répéta-t-on avec attendrissement.

Et une dame sortit tout effarée d'un petit parloir qui faisait suite au magasin.

C'était encore une Parisienne, mais cette fois une Parisienne dans l'acceptation frivole du mot. Elle avait certainement plus de quarante ans, et grâce à son expérience dans l'art de la toilette, elle paraissait en avoir trente-cinq à peine. Des rides légères commençaient à se dessiner sur ses tempes ; néanmoins elle était encore fraîche, rosée, et un peu d'embonpoint dissimulait les premiers outrages du temps sur son visage. Sa chevelure noire, surmontée d'un petit bonnet de dentelle, n'était parsemée d'aucun fil d'argent. Bref, elle était encore jolie et eût pu, à la rigueur, passer pour la sœur aînée de sa fille. En revanche, elle était mise avec une grande recherche et surchargée de falbalas et de rubans, sans compter les chaînes d'or, les bracelets, les châtelaines qui cliquetaient à son cou, à ses bras, à sa ceinture. Enfin elle avait des manières prétentieuses et elle minaudait parfois d'une façon qui ne sentait pas le meilleur du monde.

Tout cela parut surprendre un peu l'inconnu, mais non pas lui déplaire ; car à plusieurs milliers de lieues de son pays natal, on n'est pas difficile sur tout ce qui le rappelle, quand ce seraient des ridicules et des travers.

ELIE BERTHET.

(A suivre)